PREMIERE ANNEE. — N° 48.

SAMEDI 24 FEVRIER 1917.

Ce qu'il faut dire...

10 Centimes

PARAISSANT { A Paris, le Vendredi. En province, le Samedi.

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS :
Un an..... 6 Fr. Six mois..... 3 Fr.
Trois mois..... 1 Fr. 50
ETRANGER : Un an..... 8 Fr.

RÉDACTEUR PRINCIPAL : SÉBASTIEN FAURE

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
PARIS — 69, Boulevard de Belleville, 69 — PARIS

ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE LE JOURNAL A L'ADMINISTRATEUR

SOMMAIRE :

A propos d'Edouard Drumont	SEBASTIEN FAURE.
Lettre à une suffragiste	CANDIDE.
Octave Mirbeau	GENOLD.
Réponses des Intellectuels	ARMAND CHARPENTIER, JOSEPH AGEORGES, MAURICE BEAUBOURG.
Réponses des Humbles	DERIOT, BOUDOUX, DOUCET, JUPIN, J.-P. NICOLAS.
Les anarchistes	MAURICIUS.
Coups de trique	LE POILU DE L'ARRIÈRE.
Les menées réactionnaires	A. MIGNON.
Communiqués non officiels	GENERAL R. V.
Ce qui se dit, ce qui se fait	GENOLD.
Pourquoi ?	S. F.
La mobilisation civile	LEPETIT.
La déchéance des intellectuels	ANDRE GIRARD.
Plaisante rectification	UN OUVRIER.
Dans les syndicats, divers	

A Propos d'Édouard Drumont

La mauvaise foi et la lâcheté antisémites

Les morts vont vite.

Il y a tout au plus trois semaines qu'Edouard Drumont est entré dans la tombe et nul ne songe plus à en parler. Il est vrai que, depuis plusieurs années déjà, le silence s'était fait autour de lui.

Et pourtant peu d'hommes ont fait autant de bruit que le fondateur de la *Libre Parole*.

Est-il trop tard pour en dire quelques mots ? Je ne le pense pas. Edouard Drumont a été étroitement mêlé à un mouvement qui, il y a quelque vingt ans, provoqua, en France et en Algérie, une violente agitation.

Bien à tort, on a nommé Edouard Drumont « le père de l'antisémitisme ».

L'antisémitisme est cette doctrine — si j'ose dire — qui voit dans l'influence juive la cause de tous les maux dont nous souffrons, qui attribue à cette influence la responsabilité de tout ce qui est injustice ou inégalité; qui dénonce le Sémite comme le fauteur exclusif de la corruption financière aboutissant à la pourriture du milieu social ; qui ne conçoit l'espionnage, la trahison, le vol, la bassesse, la lâcheté, pour tout dire : le crime et l'infamie qu'à travers l'israélite et le judaïsant.

C'est la doctrine qui, n'admettant à cette règle aucune exception, vise et condamne toute la race, frappe d'indignité toutes les tribus d'Israël et, cela étant, en poursuit l'implacable extermination : « morts aux Juifs ! »

Bien avant Drumont existait cette doctrine et elle n'a pas attendu, pour sévir à travers le monde, les dénonciations passionnées et les violentes imprécations de l'auteur de la *France Juive*.

Celui-ci n'est donc pas le père de l'antisémitisme ; mais il en fut le polémiste le plus âpre, le propagandiste le plus zélé et l'organisateur le plus habile.

Ses partisans tentent de le camper en historien. La qualité maîtresse de l'historien, celle sans laquelle il n'y a ni histoire, ni historien, c'est, dans la précision et l'abondance de la documentation, l'impartialité et, de toutes les qualités, c'est celle qui manque le plus à Drumont.

Je n'entends pas dire que sa documentation ne possède ni abondance, ni précision. Mais elle est d'une partialité déconcertante, parce qu'elle est unilatérale. Elle est celle d'un partisan, d'un polémiste ; elle n'est pas celle d'un historien.

@@@

J'ai bien connu Edouard Drumont ; j'ai eu l'occasion, des années durant et dans les circonstances les plus marquantes, de l'étudier de près : cet homme était d'une mauvaise foi révoltante.

On a cité nombre de faits qui établissent cette mauvaise foi ; on en pourrait multiplier les exemples. J'en citerai un qui m'est personnel et qui a le mérite d'illustrer topiquement la méthode constamment pratiquée par Drumont et ses adeptes.

C'était à Bordeaux, au temps où l'Affaire Dreyfus déchaînait les plus terribles passions. Je faisais une conférence. La salle était bondée ; l'auditoire écoutait, silencieux et attentif. Tout à coup, un coup de sifflet strident et rapide interrompit une de mes périodes : un coup de sifflet, un seul ; celui qui l'avait poussé avait eu la prudente précaution de se placer près d'une porte par laquelle il s'empressa de déguerpir.

Le lendemain, Drumont et son journal publiaient une information qui portait ce titre : « Sébastien Faure sifflé à Bordeaux. »

Eh oui ! c'était exact : j'avais été sifflé... par un de mes auditeurs ; mais la *Libre Parole* — qui ne mentait pas en annonçant que j'avais été sifflé — se gardait bien de dire que j'avais été sifflé par un seul auditeur et applaudi par les deux mille autres. En sorte que le mensonge consistait à donner aux lecteurs de la feuille antisémite l'impression que la population de Bordeaux avait accueilli mon discours par des sifflets et des huées.

N'est-ce pas que ce trait est joli et valait d'être rappelé ?

@@@

En voici un autre qui montrera ce qu'était le prétendu courage de Drumont et de ses principaux lieutenants : Jules Guérin, Max Régis, Lione, Papillaud, Drault, Broisandré et consorts.

C'était en 1898. Drumont briguait un siège, à Alger, aux élections générales législatives. A ce moment, l'antisémitisme battait son plein en Algérie. Les meneurs de ce mouvement terrorisaient la région. Max Régis jouissait d'une inconcevable popularité. Drumont qui, pour visiter les localités de sa circonscription, se déplaçait chaque jour, faisait une tournée triomphale. Sa victoria disparaissait sous les fleurs que, de toutes parts, on accourait lui offrir et c'est à la population que, en toute équité, on aurait dû distribuer l'avoine destinée à ses chevaux, puisque la foule se disputait « l'honneur » de s'atteler et de traîner sa voiture. Et c'était, au passage du candidat et de ses acolytes, des vivats frénétiques et de délirantes acclamations.

Pas une note discordante. Personne n'eût osé braver les matraques et les couteaux dont s'armaient ostensiblement les membres fanatisés des comités antijuifs; on savait de quoi était capable cette tourbe ; elle avait déjà donné des preuves de sa sauvagerie.

Quelques compagnons, les uns de Paris, les autres de Marseille, avaient traversé la Méditerranée, dans l'intention de mener campagne contre Drumont et sa bande. Mais leur départ de Marseille avait été signalé. Au débarcadère, ils étaient attendus par une foule exaspérée à qui, par des affiches, on avait annoncé que, soudoyés par les juifs, ces anarchistes avaient juré d'assassiner Drumont.

Les « assassins « étaient, si j'ai bonne mémoire, au nombre de six. Deux d'entre eux furent littéralement assommés, dès leurs premiers pas sur la jetée. Les quatre autres réussirent à pénétrer dans la ville, mais suivis pas à pas par une délégation composée des gaillards les plus décidés et les plus « costauds », qui avaient été choisis par Régis et Guérin et devaient opérer sous les ordres de ces deux chefs.

« Si vous donnez une bouchée de pain, « une goutte d'eau, un matelas et même « une chaise aux individus qui viennent « d'entrer chez vous, nous chambarde- « rons votre cambuse. »

C'est en ces termes que les malandrins s'adressaient aux tenanciers de restaurants et d'hôtel où tentaient de se réfugier les compagnons. Et terrorisés, gargotiers et marchands de sommeil, s'inclinaient et fermaient congrûment à la porte les intrus.

Harassés, fourbus, crevant de faim et de soif, les compagnons durent reprendre le bateau pour Marseille.

J'étais alors dans cette ville avec Matha. Nous y avions transféré les bureaux du *Libertaire*, tentant ainsi un essai de décentralisation.

A peine débarqués, les compagnons me firent le récit détaillé de leur lamentable expédition. Alors, me tournant vers Matha, je lui dis : « Eh bien ! si « tu le veux, nous allons nous rendre, « en Algérie, tous les deux. »

Et mes amis de s'écrier : « Mais, tu « es fou ! Vois ce qui nous est arrivé, « à nous qui sommes moins connus que « toi et dont on ne redoute pas autant la « parole et l'action ! Si tu y vas, ce sera « bien pire. Tu n'en reviendras pas, « crois-le. Le courage n'a rien à faire ici. « Seul contre des milliers et des milliers « de fanatiques, que peux-tu faire ? Re- « nonce à ce projet. Il serait insensé « de le mettre à exécution. »

Je tins bon et tranquillisai mes amis par ces paroles qu'ils comprirent que je ne prononçais pas à la légère :

« Rassurez-vous, mes compagnons, je « ne suis ni plus fou, ni plus courageux « que vous. Nous n'aurons même besoin, « Matha et moi, d'aucun courage, car « nous ne courrons aucun danger ; je « vous en réponds. J'ai une idée. Soyez « sans crainte. »

Je leur exposai cette idée. Matha l'approuva ; les compagnons comprirent et ne regrettèrent que de ne pas être de l'expédition.

Cette idée, je te la ferai connaître, ami lecteur, la semaine prochaine et tu verras de quoi était fait le courage tant vanté des « Terreurs antisémites » qui s'appelaient Jules Guérin et Max Régis.

Sébastien FAURE

Propos Candides

Lettre à une Suffragiste

Il y a longtemps, chère, que je n'ai eu le plaisir d'entendre votre voix cristalline me lancer l'éternel argument : « Vous jugez avec une cerveau d'homme », comme si le fait d'appartenir au sexe d'Adam me conférait inévitablement l'incompréhension, l'ineptie et la débilité mentale. Cela m'amusait. La guerre est venue interrompre nos disputes charmantes. Elle n'a pas, hélas ! interrompu vos « revendications » : que dis-je? elle les a fait aboutir. La commission du suffrage universel vient de décider l'électorat féminin au Conseil municipal.

Vous allez, chère, être électrice et peut-être éligible.

Il y aurait de quoi tuer le veau gras en signe d'allégresse.

Naguère, lorsque vous me meniez dans vos réunions, mon irrespect ironisait vos dévotes moustachues et vos jouvencelles enflammées en extase devant une urne comme devant un saint-sacrement.

Vous ne compreniez pas que si je voulais vous détourner des stériles, décevantes et écœurantes luttes électorales, c'était par amour pour vous.

Je vous ai écrit, autrefois, une lettre que vous dédaignâtes.

Permettez, chère, que je vous en remémore quelques passages :

« Je ne suis pas antiféministe.

J'aime, au contraire, votre mouvement de révolte, mes sœurs opprimées, mes sœurs asservies depuis tant de siècles; mais je vous aime assez, et je vous aime trop, pour ne pas tomber en admiration devant vos erreurs.

Ah ! je connais votre sujétion, votre asservissement, votre esclavage : intellectuel, moral, économique. Ah ! je sais ce que la religion et la société ont fait de vos sentiments, de vos besoins, de vos aspirations, de votre liberté, femmes mes sœurs en souffrance.

.. ..

Servantes, courtisanes ou poupées, telles vous avez été au cours des siècles, je comprends que vous vous révoltiez.

La loi d'inégalité pèse sur vos faibles épaules.

Jeune fille, la morale qui permet à l'homme de satisfaire ses sens, vous cloître dans une despotique chasteté et vous frappe d'indignité lorsque vous n'avez pu vaincre les élans de votre chair vivante, de votre cœur avide de soleil et d'amour.

Femme mariée, le code donne à votre mari tous les droits et déclare en termes archaïques que vous devez « obéissance » à votre époux.

Mère, la Société vous prend vos enfants, sans votre consentement, pour le métier de sang et de meurtre.

Travailleuse, le capital vous impose un labeur excessif pour un salaire toujours inférieur à celui de l'homme.

Je comprends que vous vous révoltiez.

Mais contre qui, mais comment ?

C'est là que nous cessons de nous entendre.

La femme a droit à la vie et à la liberté, mais ce n'est pas un progrès pour elle que de vouloir singer l'homme dans tout ce qu'il a de mauvais.

La femme qui veut fumer, boire, voter, être colleuse d'affiches

m'apparaît semblable aux nègres qui n'ont pris de la civilisation que l'alcool, le chapeau haut de forme et les maladies vénériennes.

.. ..

vous viendriez vous, femmes, revivifier l'autorité avec le sérum de votre inconsciente ardeur.

L'expérience d'un demi-siècle de suffrage universel ne vous servirait de rien.

Vous voulez quitter les chiffons et les fanfreluches, et vous parlez de politique !

.. ..

Votre rôle est superbe ; il doit atteindre les cimes et non ramper dans les bas-fonds.

Génitrices de l'humanité future, vous portez dans vos flancs ce qui sera demain : misère ou bonheur, esclavage ou liberté.

Rien ne peut être sans vous et de vous, de votre savoir, de votre indépendance, de votre compréhension de la vie, naîtra l'enfance radieuse, qui fera le monde sage ou les générations ignorantes et corrompues qui assureront la pérennité de l'universelle folie.

Vous portez, comme nous, et plus que nous le fardeau de cent siècles d'esclavage et d'obscurantisme.

Votre rôle primordial, essentiel, actuel, est de vous en débarrasser.

.. ..

L'homme et la femme sont les deux parties que la Nature a créées pour conjuguer sexuellement, moralement, intellectuellement et socialement. Seules la rapacité bourgeoise, l'éducation religieuse, l'ancestralité de primitifs et de fauves qui règlent les rapports humains ont créé les conflits économiques et sexuels.

C'est donc avec nous, les affranchis et les irrespectueux, avec nous les révoltés que vous devez venir. femmes qui voulez votre émancipation.

Vous apprendrez à n'être ni des viragos poilues, ni des vierges martyres, mais des sœurs et des amantes, dont la féminité cultivée et consciente calmera nos peines, soutiendra nos faiblesses, aidera nos jugements et complètera nos virilités dans l'œuvre de beauté et de libération. »

.. ..

Les cléricaux modernistes, les bourgeois libéraux et les politicaillons socialards, vous ont donné d'autres conseils, mais aujourd'hui, comme il y a trois ans, je ne saurais vous écrire autre chose, chère amie qui allez enfin réaliser votre beau rêve : chercher de vos doigts rosés quelques lambeaux de pouvoir dans la poubelle électorale.

CANDIDE.

OCTAVE MIRBEAU

Mirbeau est mort.

Un hasard bienveillant sembla dicter ainsi la seule réponse digne de lui aux angoissantes questions qui s'inscrivent en rouge au livre du temps ; Mirbeau a répondu à l'appel de Sébastien Faure : Mirbeau est mort et enterré !

Pauvre Mirbeau ! s'il eût traîné un peu plus longtemps sa déchéance sénile, un entourage malfaisant n'eût pas manqué de lui faire produire encore quelques inepties dans le goût du fameux *Testament politique*, publié par le *Petit Parisien*, et reproduit de *l'Humanité* à l'*Action Française*, en passant par la *Victoire*, réunies, semble-t-il, dans la même obéissance à un ordre mystérieux.

La mort donc a pris Mirbeau sous sa protection, mais Hervé a parlé sur sa tombe, mais les journaux ont publié son hypothétique *Testament*, et voici embusqués aux quatre coins de ce cercueil, tels quatre Nornes grotesques, *Dupuy*, *Renaudel*, *Daudet* et *Hervé*, représentants merveilleux d'une presse servile et vénale. Ces quatre noms appellent le rire énorme du mort, étant la véridique et quadruple incarnation d'une époque à la fois stupide et macabre, ridicule et féroce.

Vraiment, on s'attend en lisant cela à entendre ricaner dans l'ombre Isidore Lechat ou Clara Fistule, le docteur Triceps ou l'abbé Jules... Pauvre Mirbeau !

Depuis des mois déjà, Mirbeau n'était plus Mirbeau ; depuis *Dingo*, il n'écrivait plus, malade, usé, incapable de dicter quoi que soit, pas même la lettre au *Petit Parisien*, pas même son *Testament politique*.

Mais depuis que Jeanne d'Arc et sainte Geneviève collaborèrent au « miracle de la Marne », nul effort ne rebute les hommes et les femmes de ce temps : les mourants écrivent, les morts parlent, la camarde elle-même est prisonnière !

Déjà quand Gourmont disparût, nous eûmes l'écœurement de voir traîner chez les sorciers la dépouille d'un homme que ce geste eût fait rire. Il s'agissait alors, nous dit-on, d'une famille pieuse ; voici que la raison d'Etat inspire aux laïques les méthodes des prêtres : la démocratie s'organise !

Vous représentez-vous l'appréhension de toute la racaille intellectuelle à l'énoncé de ce seul nom : *Mirbeau* ? Soupçonnez-vous avec quelle âpreté les nécrophages guettèrent cette déchéance, surveillèrent cette agonie ?

Et pourtant !... Ah ! tenez, si vous voulez faire revivre le bon Mirbeau, si vous voulez confondre les pisse-copie et les larbins de plume, ouvrez *Sébastien Roch*, ouvrez ce livre où Mirbeau mit toute la douleur d'une triste enfance, ouvrez-le à la page 320 et relisez à cette page cette fin de chapitre où des conscrits passent en chantant ; relisez cela, c'est le moment, cela en vaut la peine !

Et maintenant que dirai-je de Mirbeau ?

Il naquit en 1850, en un quelconque village normand, d'une quelconque famille bourgeoise ; il subit l'éducation religieuse et vint à Paris faire son droit. En 1870, il fut *mobile* et en conserva un triste souvenir. Vers vingt-cinq ans, il écrivit son premier article, exhaltant les peintres impressionnistes et pleins d'injures terribles pour les officiels. Il cherchait alors sa voie, cahoté contradictoirement entre le néronisme et l'anarchisme, ces deux pôles de l'intelligence, bientôt la vie l'orienta vers la révolte, et dédaigneux désormais de la sécheresse aristocratique, il fut un véritable rebelle « ennemi du peuple et des lois », peintre féroce des turpitudes humaines, contempteur farouche d'une société où il avait en vain cherché l'amour.

Ses livres sont là tout près de nous : voici le *Calvaire*, avec la guerre déjà, son uhlan tué et son amour meurtri ; l'*Abbé Jules*, obscène et rêveur, idéaliste et trivial ; *Sébastien Roch*, où passent tristement les soutanes des salisseurs d'âmes ; le *Jardin des supplices*, où semble errer l'esprit lubrique et cruellement ingénu de la femelle humaine ; les *Vingt et un jours d'un neurasthénique*, tissu d'affolantes histoires qui prennent à la gorge comme des cauchemars, et aussi ce *Journal d'une femme de chambre*, dont le tirage monta en raison directe des sales appétits d'une bourgeoisie putréfiée ; et c'est aussi son théâtre avec les *Mauvais bergers*, les *Affaires sont les affaires*, le *Portefeuille*, le *Foyer*, etc., où vit tout un peuple d'hommes trop véridiques avec de temps en temps l'éclaircie d'un héros.

Enfin, ces dernières années virent paraître la *628-E-8*, pleine d'histoires tragi-comiques, de raillerie et de pitié ; et plus récemment le brave et bon *Dingo*, instinctif et pur animal, jeta la superbe leçon de sa vie de chien, aux hommes dégénérés, s'entêtant, on ne sait trop pourquoi, à marcher sur deux pieds.

Maintenant, Mirbeau n'est plus, et la presse le fait mentir à toute sa vie ; cela importe peu, car son œuvre reste, et ce qui se dégage de cette œuvre, c'est l'expression douloureuse d'une sensiblité blessée, d'un immense amour bafoué.

Missionnaire blasphématoire, il explora la souffrance de vivre, et ses ricanements irrités ne sont au fond que les sanglots d'un grand cœur exaspéré ; ainsi que l'écrivit de lui Rémy de Gourmont, il voulut « renouveler les forces de la pitié et les formes de la beauté ».

Les multiples reniements des écrivains durant cette guerre ne méritent aucune indulgence, mais encore faut-il prendre soin d'en fixer la réelle valeur : on a enterré hier Octave Mirbeau, en vérité il était mort depuis longtemps, depuis qu'après *Dingo* il avait laissé tomber sa plume, et c'est grand dommage qu'un inutile prolongement de vie sénile et souffrante ait permis d'imprimer au dessus de sa signature des phrases déplorables.

Je ne suis point allé aux obsèques de Mirbeau sachant y rencontrer l'habituelle et funèbre comédie ; je ne puis que me louer de cette abstention puisqu'elle m'épargne

la honte d'avoir entendu les boniments du pitre de la « Victoire ».

Au moment même où le corps de Mirbeau s'acheminait vers la terre je traversais un lointain faubourg sur la plate-forme d'un tramway ; derrière nous venait un tombereau chargé de charbon, à chaque tour de roue sur les pavés inégaux un cahot secouait le véhicule, quelques morceaux de houille roulaient sur le sol, et à chaque chute de ces pierres précieuses une horde d'enfants en guenilles se précipitait, jusque sous les pieds des chevaux et les roues des voitures pour glaner prestement le combustible. Et c'était triste à pleurer de voir l'entêtement de ces gosses sordides, indifférents aux piaffements des bêtes, aux claquements des fouets, aux jurements des hommes, courant, se bousculant, cueillant et se relevant pour répartir avec une prestesse de singes derrière le tombereau bienfaisant.

L'un d'entre eux surtout, une petite fille, retenait l'attention.

Vêtue d'une robe sans forme et sans couleur, les cheveux au vent, des cheveux jaunes de pauvresse anémique, les jambes nues plongeant dans de grossiers godillots d'homme éculés et crevés elle suivait, eût-on dit religieusement la voiture noire, le regard fixé sur le morceau qui allait tomber, la main prête et tout son petit corps maigre tendu d'effort afin de ramasser pour le taudis un peu de chaleur.

Alors je songeai aux autres qui là-bas suivaient eux aussi une voiture noire, venus là sans désir et sans foi comme à une corvée, et je tentai d'imaginer parmi ceux-là quelque improbable enfant blonde qui derrière le cercueil chercherait à recueillir un peu de la flamme de l'artiste qu'on enterre.

Soudain, des cris, des hennissements me firent lever la tête ; la petite fille blonde venait de rouler sous les roues, le charretier tirait sur ses rênes en jurant... Mais déjà preste l'enfant se relevait et s'enfuyait poursuivie par la grosse voix menaçante de l'homme.

Le tramway partit rapide, mais l'image de toute cette misère était en moi pour toujours. Depuis j'ai su la dernière honte réservée à Mirbeau mort. Son oraison funèbre par Gustave Hervé. A la seule pensée de cette chose effarante j'évoque volontiers l'image du disparu reposant maintenant « par les ombres myrteux » ; j'imagine sa haute silhouette, sa mâchoire agressive et son regard terrible foudroyant le bateleur pérorant, synthèse de l'innombrable foule des canailles, des imbéciles et des malheureux qui s'agitent vainement sur cette goutte de boue comme s'agitait misérablement la petite fille blonde derrière le tombereau de charbon. Alors j'entends idéalement le bon Mirbeau jeter à tous ces pantins avec un sourire aigu, son ultime boutade en la forme rabelaisienne, qui souvent lui fut chère : « Et maintenant, je vous emmerde ! »

GENOLD.

GUERRE A L'ALCOOL !

Nous rappelons aux lecteurs de C.Q.F.D. que

Le dimanche 4 mars 1917
à 9 h. 1/2 du matin

Grande Salle de la Maison des Syndicats
33, Rue Grange-aux-Belles
aura lieu un

GRAND MEETING

dont l'ordre du jour sera :

Guerre à l'alcool

Toutes les organisations et tous les camarades qu'intéresse cet ordre du jour doivent faire toute la propagande désirable, afin d'amener à ce meeting tout le monde du Travail : hommes et femmes.

Les orateurs affirmeront clairement ce que la classe ouvrière entend par la lutte à mener contre l'Alcoolisme.

Ces orateurs seront :

Bcudoux, des charpentiers en fer ; **Péricat**, du Bâtiment ; **Lepetit** et **Hubert**, des Terrassiers ; **Sébastien FAURE**.

Les organisateurs de cette importante réunion prient instamment les camarades d'éviter, ce jour-là, toute réunion dans la matinée.

A nos Abonnés

L'Administration des postes continue son œuvre de sabotage. Beaucoup d'abonnés à qui nous adressons régulièrement le journal se plaignent de ne pas le recevoir.

Un de nos abonnés, fort de l'assurance que nous lui avions donnée que le service était fait d'une façon normale, se rendit au bureau de postes de son quartier et réclama énergiquement au receveur. A la suite de sa plainte, il reçut, le lendemain, 8 numéros qui avaient été arrêtés à la poste.

Que tous nos abonnés profitent de cette leçon et réclament sans se lasser. Peut-être arriveront-ils ainsi à ce que le service postal se fasse normalement.

Economie et Service Postal

Puisqu'on réclame à cor et à cri des économies et qu'on oblige M. Tout-le-Monde à restreindre ses besoins ; puisqu'on réduit le format des journaux et qu'on supprime même, deux jours par semaine une page à tous les quotidiens, ne pourrait-on pas obliger certains grands magasins (Louvre, Pygmalion, Bon Marché, Galeries Lafayette, etc., à supprimer leurs prospectus et leurs catalogues que personne ne regarde et qui, d'autre part, encombrent le service postal et le chargent inutilement ? A l'heure où l'administration des P.T.T. prend des mesures pour distraire une douzaine de mille de facteurs de la distribution, il serait urgent de supprimer tout ce qui n'a pas trait à la correspondance privée. Et le catalogue et le prospectus de propagande ou de commerce enfoncent complètement nos services désorganisés, de même que les colis de fleurs ou autres fantaisies.

Un Facteur.

RÉPONSES :

DES INTELLECTUELS

Paris, 2 février 1917.

Monsieur et cher confrère,

Votre appel s'adresse à un converti.

5 lignes censurées

Quant aux puissances divines, n'en parlons pas, car jamais comme à cette heure, elles n'ont fait une faillite aussi lamentable.

La seule œuvre utile que nous puissions entreprendre actuellement, c'est de préciser le sens de cette guerre, d'en chercher les causes complexes, d'en déduire les résultats possibles.

Sans doute — et des voix plus autorisées que la mienne l'ont proclamé — cette guerre porte en elle le procès du militarisme. Mais le militarisme est une plante qui ne pousse pas d'elle-même. Il lui faut pour naître, croître et se développer un terrain propice. Ce terrain, c'est le vieux fondement d'autocratie qui se trouve encore à la base de tous les gouvernements d'empire ou de royauté.

Quelque imparfaites que soient les républiques, jamais cette guerre n'eût été possible si toutes les nations d'Europe avaient été en république. Le premier but que les peuples devront atteindre après cette guerre doit être leur émancipation politique, la substitution des régimes de liberté aux régimes d'autocratie.

Il semble bien, en méditant sur les groupements des forces en présence, que l'Europe soit en train d'accomplir une révolution qui sera pour elle ce que notre Révolution a été pour la France. Les esprits les plus timorés — tel M. Hanotaux — entrevoient déjà la possibilité de cimenter demain les premières bases de la Société des Nations.

Ne sourions point de ce mot, parce qu'il nous paraît modeste. Il porte en lui des forces obscures, latentes, dont nul ne peut prévoir l'épanouissement total.

Des esprits bornés se sont plu à proclamer que cette guerre était la faillite de l'Internationale. Quelle erreur et quel aveuglement ! Jamais, comme à l'heure où j'écris, l'Internationale n'a été si grande et si forte. Ah ! j'entends bien. A ceux dont le jugement s'arrête à la surface des choses, aux apparences des événements, elle peut sembler disparue, parce que ses cadres sont brisés et que sa force matérielle ne s'affirme pas. Mais la puissance d'une idée ne se mesure pas aux formes concrètes de sa réalisation. Une idée devient réellement puissante lorsque, à la même heure, elle conquiert des milliers et des milliers de cerveaux.

Les premiers chrétiens n'avaient ni temples, ni épiscopat ; mais l'idée qui les conquérait était si forte qu'une religion nouvelle en naquit.

Qu'est-ce donc que cette Société des Nations sinon la première pierre, modeste, mais nécessaire, sur laquelle s'édifiera, par la force des choses, l'Internationale de demain ? Seuls, avant cette guerre, les prolétariats songeaient à s'unir par-dessus les frontières ; leur effort fut impuissant parce que tous n'avaient pas atteint le même degré de libération politique.

Il n'en sera plus de même demain : L'œuvre que les peuples n'avaient pu réaliser par eux-mêmes sera plus facile à réaliser quand la collectivité des nations voudra l'entreprendre, car ces nations auront en mains des forces sur lesquelles les prolétariats ne pouvaient s'appuyer.

Sans doute, il eût été préférable que cette œuvre de civilisation s'accomplit avant la guerre. L'effort des pacifistes tendit vers elle ; mais les éléments chauvins furent plus puissants.

L'Allemagne a déclanché le cataclysme, parce que ses éléments chauvins étaient plus nombreux, plus actifs, plus puissants qu'ailleurs.

15 lignes censurées

Maintenant, il est trop tard ; le torrent coule, la Révolution européenne bat son plein et il n'est au pouvoir de personne de l'arrêter, pas plus qu'il n'était au pouvoir de Robespierre d'arrêter la Révolution française.

20 lignes censurées

Le propre des révolutions est de broyer, au creuset du devenir, tout ce qui se trouve sur leur route : l'ivraie et le bon grain. A cette heure, nous ne pouvons pas oublier que le peuple allemand, dans sa masse, s'est révélé d'une mentalité inférieure à la mentalité française. A sa place, nous eussions déjà chambardé le kaiser, son fils et toute leur séquelle scélérate. N'oublions pas que la voix de Liebknecht, pour sympathique qu'elle soit, n'est que l'écho d'une faible minorité. La tâche des Alliés est de conduire ce peuple, fût-ce malgré lui, à la révolution. Et ce résultat ne sera possible que lorsque la puissance militaire de l'Allemagne aura été écrasée.

Voilà pourquoi, tant que la victoire nous paraîtra possible, nous devons poursuivre la lutte sans faiblesse, malgré les deuils et les misères qu'elle comportera encore ; nous le devons dans l'intérêt des générations à venir, dans l'intérêt de la paix universelle, dans l'intérêt de la République européenne.

Armand CHARPENTIER.

Monsieur et cher confrère,

Je n'ai trouvé votre lettre qu'à ma dernière permission de 24 heures. Je n'ai donc pu vous remercier plus tôt d'avoir bien voulu m'adresser votre appel.

Certes, tous nos efforts doivent tendre à la victoire. Le bilan d'un désastre serait incalculable. Mais il est bien évident que la *charité* doit survivre à cette époque de massacre et que la *charité* ne doit pas faire un choix parmi ceux auxquels elle s'adresse. Moi, catholique, je professe que c'est à ceux qui pratiquent une religion d'amour de

DES HUMBLES

Paris, le 18 février 1917.

Camarade,

15 lignes censurées

Selon que l'on envisage la question au point de vue du sentiment ou de la raison, les opinions peuvent différer ; et, je conçois fort bien que les intellectuels qui se laissent surtout emporter ou séduire par le panache des périodes oratoires ou le fracas des mots, s'abandonnent volontiers aux sentiment de haine, sentiments si aigus parfois qu'ils ne seront pas sans troubler les psychologues qui, plus tard, dans le calme objectif de la Paix, étudieront l'âme des foules et des élites, au cours du grand cataclysme européen.

Ceux que vous appelez les Humbles, au contraire, destinés, dans tous les cas, à subir le contre-coup des guerres, apprécient, d'une façon plus réaliste, les causes déterminantes des conflits internationaux. Il est bon d'ajouter que le fait d'être intellectuel, n'implique pas nécessairement que l'on soit une intelligence et un caractère.

Il ne faudrait pas, cependant, nous illusionner : en haut comme en bas, cette guerre laissera un bouillonnement de haine qui ne s'apaisera qu'avec le temps. Nos raisonnements ni notre logique n'y pourront rien.

Rien à espérer de durable, dans le domaine moral et dans le domaine social, qui n'ait un caractère d'universalité ; et, s'il est évident que le progrès matériel, tout à fait indépendant des opinions et des croyances, continuera sa marche ascendante, stimulé par l'afflux des capitaux, le progrès moral et le progrès social, considérés dans leur universalité, sont appelés à rencontrer de farouches résistances.

On peut même déjà prévoir que les haines qui découleront de la guerre, ne seront pas sans atteindre notre vie intellectuelle qu'elles essaieront, si nous n'y prenons garde, d'amoindrir et de régenter.

Comment l'homme de bon sens et de raison pourrait-il, dans l'œuvre réparatrice du désastre, se laisser aller à une frénésie de haine qu'on pourrait regarder comme l'équivalent d'un suicide intellectuel ?

D'autre part, j'estime que, pendant très longtemps, l'internationale féconde du travail et des idées, ne pourra revivre qu'entre les vraies élites : humbles ou intellectuels. Les prolétariats organisés ont montré qu'ils n'étaient, dans chaque nation, que l'extrême gauche des nationalismes, et il y aurait malhonnêteté et hypocrisie de leur part, à vouloir perpétuer l'illusion d'un internationalisme déclamatoire et tapageur.

Durant cet infernal conflit, j'ai, comme tant d'autres, perdu beaucoup d'illusions ; mais, je persiste à croire, et l'équilibre durable de la vie en dépend, que dans le lointain du temps, la raison finira par l'emporter.

Félicitez-vous, camarade Sébastien Faure, d'avoir eu l'idée, à propos de cette guerre, d'en appeler aux Intellectuels.

Je crois que votre enquête nous démontrera surtout l'inanité des classifications. Il y aurait bien des choses à dire, et peut-être des jugements sévères à porter.

Restons calmes et refoulons nos colères ! Ce qui, dès maintenant, apparaît avec netteté, c'est que la plupart des démarcations d'avant-guerre ont vécu.

10 lignes censurées

La haine ne peut qu'ouvrir les voies à la guerre, dans les conflits futurs. Une paix durable, pour employer la formule actuelle, ne se conçoit si nous ne savons placer la vie internationale des peuples sous l'égide de la raison.

Même si notre sentiment s'y montrait rétif, nous devrions rejeter la haine, dans l'intérêt bien compris des individus et des nations.

10 lignes censurées

Je vous prie de croire, camarade, à mes meilleurs sentiments.

DERIOT.
Employé, Paris.

Paris, le 12 février 1917.

A part quelques exceptions, les intellectuels sont d'accord. Je me suis toujours méfié de leur surenchère, je ne suis pas étonné qu'ils hurlent avec les loups, leur mentalité et leurs vues sont spéciales, il n'y a aucun rapport avec notre vie et nos aspirations.

10 lignes censurées

Cordialement,

J. S. BOUDOUX.
Secrétaire du Syndicat des Charpentiers en fer de la Seine

Paris, le 18 février 1917.

Camarade Sébastien Faure,

J'ai lu, sur C. Q. F. D., les réponses de ceux que vous appelez (oh ! ironie) « l'élite intellectuelle », et j'en ai ressenti une profonde douleur.

25 lignes censurées

Ah ! quel plaisir j'éprouve à lire ces réponses ! Tous, ouvriers, artisans, employés, fonctionnaires ont compris, sauf de rares exceptions, tout ce qu'il y avait de noble dans votre appel, tous ont su découvrir la vérité, et cela, malgré les écrits de la grande presse à la solde du gouvernement.

20 lignes censurées

Recevez, Camarade, mon salut fraternel.

LOREAL.

Artiste Lyrique, 36,,,, rue Ménilmontant.

Cher camarade Sébastien Faure,

Simple institutrice publique, je n'ai pas le droit, ni la prétention de me ranger parmi les Intellectuels à qui vous demandez leur avis ; mais puisque l'opinion des « humbles » vous intéresse autant... (j'oserais presque dire plus) que celle de l'élite intellectuelle, je considère qu'il est de mon devoir de vous dire la mienne.

DES INTELLECTUELS

s'employer à éteindre la haine, quelle qu'elle soit. Il n'y a rien là qui puisse nuire à l'intelligence de leur devoir patriotique.

On m'a conté que, dans une ville française, un pasteur protestant était allé, le jour de la Toussaint fleurir d'une branche de verdure les tombes abandonnées des prisonniers allemands. Ce geste si simple et si chrétien est tout de même d'un rare courage. On m'a dit aussi qu'un médecin militaire allemand, soignant, en Prusse, un officier français mourant l'avait traité avec une grande affection et, pour lui rappeler l'enfant que le malade avait laissé en France, avait amené le sien à son chevet. L'agonisant eut un peu l'illusion de partir en tenant la main de son fils dans la sienne.

Il me semble que ce pasteur et ce médecin ont mieux servi l'honneur de leur patrie que les incendiaires de Louvain. Ces « petites histoires » dont riraient certains de mes confrères que je connais bien, gardent pourtant une certaine force d'enseignement et je les ai racontées à mon enfant pour qu'il conserve de la guerre, avec le souvenir de ceux qu'il a perdus, le sens du pardon et de la charité quand même.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments bien confraternels.

Joseph AGEORGES.

Monsieur,

Vous demandez mon avis, vous l'exigez? Eh bien ! le voici.

J'ai toujours prôné la concorde, la synergie, la bienveillance réciproque, la morale magnanime.

Et par conséquent, je n'ai que blâme et répulsion pour les fauteurs de désordres, de haines, de violences et de vilainies.

Voilà, Monsieur. Que chacun prenne là-dedans ce que lui convient.

Recevez mes salutations les plus distinguées.

Henri MAZEL.

Monsieur,

La théorie chrétienne du « pardon des injures » parfaitement acceptable quand elle ne met en cause que la décision d'un individu, car chacun est toujours libre de cette décision, me le semble beaucoup moins quand elle cherche à entraîner un peuple. Un peuple a des devoirs de continuité dans le temps et dans l'espace que l'individu n'a pas. Si un individu, tant qu'il ne s'agit que de lui-même, peut parler dans le présent, il ne peut parler que dans l'avenir, dès qu'il fait partie intégrante d'une collectivité et surtout d'un peuple.

Ce n'est pas principalement pour nous que nous aurons à parler à nos ennemis, quand il en sera temps.

Ce sera d'abord pour les générations à venir, pour nos enfants et nos petits-enfants, qui nous en demanderont compte.

Qu'exigent de nous ces générations à venir, ces enfants et ces petits-enfants ?

Ceci, qu'à tout prix nous les sauvegardions d'une troisième agression qui, après celles de 1870 et de 1914, entraînerait pour eux des massacres encore plus atroces et sanglants, et la ruine peut-être !

Donc, pas de paix avant que nous ayons satisfait à ce devoir, à ce grand devoir de sauvegarde, vis-à-vis d'eux.

Quant à l'autre devoir dont vous me parlez dans votre lettre, celui d'humanité, qui ne peut être qu'un devoir second, puisque le premier en est un d'humanité supérieure vis-à-vis des nôtres, nous attendrons.

Nous attendrons que ceux qui, à la suite de tant d'actes abominables — quand ça ne serait que celui qui inaugura la série, leur parjure-assassin contre la Belgique, — se sont retranchés du nombre des humains, puissent de nouveau être considérés par nous comme des hommes !

Veuillez agréer, Monsieur, mes meilleurs sentiments.

Maurice BEAUBOURG.

LE SALUT (1)

Ceux qui prétendent qu'en dehors de l'Eglise il n'y a point de salut, ne connaissent pas l'armée.

A ceux-là on doit dédier cet ordre du jour qui nous vient directement du front et qui laisse loin derrière lui les célèbres proclamations du général Poilloue de Saint-Mars, de défunte mémoire.

Lisez plutôt :

« Le général commandant la ...e division a constaté que, d'une façon générale, le salut était gauchement exécuté par les hommes et médiocrement rendu par les officiers. En conséquence, le salut sera exécuté conformément aux prescriptions ci-dessous :

Le Salut du vrai Poilu
(Trois temps)

« Premier temps. — En vrai coq gaulois se redresser vivement sur ses ergots, rassembler vigoureusement les talons, porter lestement la main droite à la position du salut réglementaire, tendre tous ses muscles, la poitrine bombée, les épaules effacées, le ventre rentré, la main gauche ouverte, le petit doigt sur la couture du pantalon. Planter carrément les yeux dans les yeux de son supérieur, relever le menton et se dire intérieurement : « Je suis fier d'être un poilu.»

« Deuxième temps. — Baisser imperceptiblement le menton, faire rire ses yeux et dire intérieurement à l'adresse du supérieur : « Tu en es un toi aussi ; tu gueules quelquefois mais ça ne fait rien. Tu peux compter sur moi. »

« Troisième temps. — Relever le menton, se grandir par une extension, penser aux Boches et crier intérieurement : « On les aura, les salauds. »

Le salut de l'officier
(Deux temps)

« Premier temps. — Envelopper le soldat d'un regard affectueux, lui rendre le salut les yeux bien dans les yeux, lui sourire discrètement et lui dire intérieurement : « Tu es sale mais tu es beau. »

« Deux temps. — Relever le menton, penser aux Boches et dire intérieurement : « Grâce à toi, on les aura, les cochons. »

« Ces textes devront être appris par cœur.

« Signé : Général Brissaud. »

N.-B. — Et puis il y a des choses qu'on n'invente pas.

(1) Extrait du journal « Le Progrès de la Somme » (18 janvier 1917.)

DES HUMBLES

20 lignes censurées

J'ai toujours enseigné à mes élèves la solidarité qui nous unit à tous les peuples, je leur ai dit (combien de fois !) que tous avaient du bon et étaient ou avaient été utiles. Je leur ai fait remarquer que, si

20 lignes censurées

Au-dessus de tout, et principalement dans mon enseignement, je mettrai toujours : l'amour de l'humanité.

15 lignes censurées

Agréez, cher camarade, mes humbles et sincères encouragements pour vos belles œuvres.

Marie R. F.

Paris, le 10-2-17

Cher Camarade,

10 lignes censurées

L'homme n'est pas, naturellement, un ennemi pour l'homme car, malgré les improductifs tels que vieillards, enfants, infirmes, magistrats, policiers, rentiers, soldats et tous les fabricants d'objets de luxe et engins de guerre, la production est supérieure à la consommation.

Mais c'est parce que la société repose sur l'égoïsme, engendrant la concurrence et la guerre, que le monde est malheureux.

Nous, les obscurs, avons un champ restreint d'action pour lutter contre le mal social.

Le rôle des intellectuels aurait été justement d'élever le peuple à la libération intellectuelle indispensable à sa libération matérielle.

Mais hélas !...

André AUBE.

Au Camarade Sébastien Faure,

C'est un humble poilu qui ose faire entendre sa voix. Ce n'est pas un prince de

20 lignes censurées

R. F.

Paris, le 22 février 1917.

Monsieur Sébastien Faure,

A lire la prose des « Intellectuels » qui ont répondu à votre généreux appel, le Penseur considère avec tristesse l'indigence mentale étalée avec tant de désinvolture par la plupart de vos correspondants. Cette indigence se reconnaît à la faute fréquente dénommée « pétition de principe », ce raisonnement vicieux qui consiste à tenir pour vrai ce qu'il s'agit précisément de démontrer. Avec chaleur et parfois avec conviction ces Intellectuels ont tenté d'étayer un raisonnement apparemment spécieux en s'appuyant sur une base dépourvue de solidité. Juges et parties, ils ont oublié que penser, réfléchir et se former dans l'esprit des idées induites et faits d'une rigoureuse évidence, en se guidant avec une implacable logique, est une nécessité misérable à laquelle le prestigieux vocable « d'Intellectuels » dont ils se titularisent ne saurait les soustraire.

Et parmi tant de réponses reçues, celles qui émanent de ces derniers sont immanquablement les seules tolérées par la censure.

Dans ces conditions je m'abstiens de tout commentaire sûr que le temps — irréparable hélas ! — fera justice du mensonge.

A. REIVIRT.

Au Camarade S. Faure,

Le régime de la censure m'engageait à taire ce qu'elle ne peut m'empêcher de penser. Mais, dame censure a laissé passer sous la signature de Georges Pioch une phrase lapidaire qui résume parfaitement mon sentiment et justifie ton émouvant « appel ».

Je livre ici cette phrase à la méditation de tes lecteurs : « Il fait nuit noire sur la raison comme sur l'amour ».

Très cordialement,

Arm. WILSON.
219, rue Washington
à Paris.

J'ai lu la réponse de M. Peladan. Il se propose après la victoire — dans son cabinet elle est certaine la victoire — de mener aussi loin que possible la lutte contre la race des orang-outangs ».

Allons M. Peladan, je vois que vous êtes en colère contre votre voisin, mais je crois qu'il y a de l'autre côté de la Somme, quelques Peladan boches, qui parlent un langage presque analogue. Un conseil, vous qui êtes un Français si courageux à table, je vous invite à me remplacer dans la tranchée, les copains qui sont en face inviteront par le même courrier les hobereaux, et les fous furieux de la Prusse, et ainsi vous pourriez ensemble vous casser la g..... pour sauver mutuellement vos races.

Un raccourci du massacre,
FANGOULE.

Camarade Sébastien,

Ayant eu l'insigne honneur [illegible] défendre pendant 14 mois la cause de la Justice et de la Liberté, je me crois donc qualifié, tout autant qu'un Barrès, Hervé, et autres J. Grave, pour dire mon mot sur la guerre.

45 lignes censurées

Vive la France !

B. JUPIN.

La censure a totalement supprimé les réponses de DOUCET, JUPIN, JEAN-PIERRE NICOLAS, HENRI LARIVE, L. A., G. MAYOUX, JEAN MARESTAN et FREDERIC STACKELBERG.

Coups de Trique

A Berlin.

Un journal républicain du soir a publié une interview d'un journaliste américain qui accompagnait M. Gérard.

5 lignes censurées

Laissons-lui la parole :

« La vie à Berlin, malgré les restrictions alimentaires, dont en France je constate sinon l'équivalent exact, au moins un écho appréciable, continue comme par le passé. Les théâtres et les établissements de nuit ne désemplissent pas. Un prurit de plaisir semble agiter la société. On a l'impression de la lumière. Ici, c'est la nuit... L'état de guerre je l'ai surtout éprouvé dans votre Paris nocturne. »

Notre confrère d'outre-mer ne nous dit pas s'il y a autant de censeurs à Berlin qu'à la rue de Grenelle.

Saint-Bougnat.

Le camarade Bourne, cardinal et primat d'Angleterre, faisant une balade ad limina apostolorum, *s'en fut du même train jusqu'au port où la flotte britannique est ancrée. Comme il faisait grand vent, sa Sainteté* lesta *ses poches de gros morceaux d'anthracite et d'une quantité de fétiches, de médailles représentant saint Georges et saint Martin, patrons des militaires, et représentant aussi sainte Barbe, patronne des artilleurs, des perruquiers et des ratichons. Tous ces objets avaient reçu la bénédiction spéciale du pape et furent distribués aux membres catholiques des équipages.*

Y aurait-il quelque chose de changé au Vatican où, maintenant, le charbon anglais fait prime ?

Hygiène et Patriotisme.

Ces lignes amusantes parues dans Paris-Midi, *sous la signature de « Le Planton » :*

« Sur les menus d'un restaurant végétarien ,de l'autre côté de l'eau, figure — naturellement — le lait bulgare cher à Metchnikoff. Mais, depuis que la Bulgarie s'est jointe aux Empires centraux, il est clair que son lait a tourné, pour le moins qu'il a perdu toute efficacité. Tant et si bien que les propriétaires du restaurant dont s'agit l'ont biffé de leur menu en lui substituant le lait serbe. *C'est ainsi que le végétarisme et le patriotisme se concilient. »*

Les rouleaux de papier.

Les rouleaux de papier se déroulent en pages maculées pour le plus grand dam des crânes inlassablement bourrés. Et les rouleaux s'épuisent ! Enfin ! Bientôt, Paris sans journaux, la France entière sans bourreurs de crâne,

15 lignes censurées

Prévoyante, l'autorité militaire devrait pourvoir aux besoins de tous ces braves, puisque la guerre en « prose » touche à sa fin !

Sucrez-vous !

L'annonce de la carte de sucre a, comme par enchantement, volatilisé les restes de cette précieuse denrée retenue dans quelques fonds de tiroir de certains épiciers. D'abord rare, le sucre est maintenant introuvable. Combien triste est notre sort qui nous oblige, en attendant la distribution officielle, à tremper nos lèvres à la coupe amère où se raffine la cruauté !...

Hostilités.

D'après un télégramme de Washington au Times, *la situation se compliquerait au Mexique. Les Etats-Unis fulminent contre Carranza dont les projets ne sont pas précisément goûtés à Washington. Compagnies étrangères ; étranaers résidant au Mexique ; réservistes allemands enrôlés ; menaces de débarquement de troupes américaines ; cessation de l'exportation de munitions aux belligérants ; exploitations pétrolifères de Tampico, etc., etc., telles sont à l'heure actuelle les questions principales.*

5 lignes censurées

Publicité.

Nous relevons dans l'Abjection française, *l'organe du nationalisme intégral, l'annonce suivante :*

« Un de nos rédacteurs, ayant de gros appétits et pouvant à chaque repas facilement contrôler le service dans plusieurs établissements, demande d'urgence place d'inspecteur des deux plats. »

On cumule dans la maison !

Un faux.

Un de nos grands quotidiens a publié un prétendu testament politique d'Octave Mirbeau où personne n'a reconnu la maîtrise, l'inspiration et le style de l'immortel auteur de Les Affaires sont les Affaires.

10 lignes censurées

Passe-Temps.

5 lignes censurées

t le moine Raspoutine est mort assassiné laissant dans un languide ennui ses inconsolables prosélytes. Mais, voici venir un autre membre influent de cette secte fameuse dont les paroles enflammées sont empreintes du même esprit confus, mystique et orgiaque. Et ce mouiik inculte et musclé nommé Koliaba a déjà un rival, le fameux moine monténégrin Mordary. On dit les adversaires redoutables.

Voilà qui promet de belles réminiscences antiques !...

Le Poilu de l'arrière.

LES MENEES REACTIONNAIRES

(Suite)

Brizon a joué à Briand le tour de réimprimer, dans le *Journal du Peuple* du 15 février, le discours que M. Painlevé prononça à la Chambre le 9 novembre 1910 après la fameuse mobilisation des cheminots et le non moins fameux appel à l'*illégalité* jeté alors par Briand au peuple qu'enserrent les frontières de la République française. Les censeurs, plus valets que *Le Valet*, avaient blanchi l'article le 14 février, mais le 15 le *Journal officiel* put être reproduit ; l'arbitraire était trop manifeste.

M. Painlevé stigmatisait certaines « popularités » et « les forces qui sont derrière, forces coalisées de la Réaction et de l'Argent ».

15 lignes censurées

Le 17 juillet 1851, Victor Hugo rappelait la banqueroute de Louis XIV, l'altération des monnaies par le Régent et qu'en soixante ans Louis XV réédita neuf fois la banqueroute de son arrière-grand-père. La monarchie, disait le cardinal Dubois, est un gouvernement fort parce qu'il fait banqueroute quand il veut. Mais, après avoir montré tous les défauts de la monarchie, Hugo pouvait dénoncer clairement les menées réactionnaires destinées à en produire le retour ; déjà il flétrissait Napoléon-le-Petit et sa lucidité politique annonçait six mois à l'avance le coup d'Etat de Décembre 1851, le crime que l'héritier du nom de Napoléon méditait contre la France avec son armée de séides et de larbins.

L'histoire ne se réédite que par ses petits côtés : les regrès, les réactions reviennent périodiquement avec les mêmes méthodes lentes et sournoises. Le Progrès, lui, continue et, s'il subit certains arrêts, de par les faits réactionnaires, il offre toujours du nouveau et du nouveau meilleur, plus vrai, plus beau.

Notre foi dans le progrès doit subsister entière. Mais on n'obtient pas le progrès sans luttes. Les puissancls du passé, obstinées à lui barrer la route, doivent constamment être dépistées et combattues. Ouvrons les yeux, serrons les poings, voilà le mot d'ordre des époques troublées.

Pour la parole, puisqu'elle nous est chipanée par ces puissances de l'ombre et du mensonge, faisons comme Brizon, réimprimons d'après le *Moniteur* — le journal officiel d'alors — du 17 juillet 1851 un discours de Victor Hugo : « Toute ma politique, la voici en deux mots. Il faut supprimer dans l'ordre social un certain degré de misère, et dans l'ordre politique une certaine nature d'ambition. Plus de paupérisme et plus de monarchisme. La France ne sera tranquille que lorsque, par la puissance des institutions qui donneront du travail et du pain aux uns et qui ôteront l'espérance aux autres, nous aurons vu disparaître du milieu de nous tous ceux qui tendent la main, depuis les mendiants jusqu'aux prétendants. »

Soixante-cinq ans d'Empire et de République bourgeoise nous ont rendus plus exigeants. Pour avoir vécu sous son règne, notre génération sait ce que fut cette dernière. Victor Hugo rêvait une république honnête, un groupement fort et droit en vue de fins communes ; la réalité ne valut pas le rêve. Quoi qu'il en soit, la République a constitué un pas en avant sur la route du progrès et nous ne retournerons pas en arrière tout bénévolement.

A. MIGNON.

Les carnets de sucre. — J'indiquerai comment on les a établis dans le petit pays que j'habite, car je veux espérer, pour l'honneur et la vie de la France, qu'il n'en a pas été de même dans les 36.000 communes de cette nation.

Il y a quelques semaines, les cantonniers passèrent dans chaque maison (la commune est étendue et cela représente environ quinze journées de travail) et établirent des listes par feu et nombre de personnes. Cette statistique fut reproduite telle que sur un cahier *ad hoc*. Le 15 février, on afficha que le recensement ayant omis un point, chaque habitant devrait passer à la mairie avant le 18 pour indiquer le fournisseur chez qui il désirait prendre son sucre. On voit d'ici les théories de femmes à la porte de la maison commune (perte de temps : au minimum 60 journées de travail, certaines habitations étant à plus d'une heure de marche de la mairie). Recherche difficile sur le livre. Enfin inscription et l'employé officiel m'explique qu'elle a pour but de « faciliter » (*sic*) la répartition de la denrée introuvable pour tous autres que les fabricants de fondants, pralines, dragées, bonbons, etc.... Maintenant j'attends le carnet qui ne me procurera peut-être rien du tout et me voilà, à cause de lui, rivé à un commerçant qui peut abuser de ce petit monopole.

N'eût-il donc été simple de délivrer par tête d'habitant des sortes de titres nominatifs avec coupons détachables payables à échéances données ? Avec ses coupons, le consommateur allait n'importe où quérir son sucre, à Belleville ou à Montrouge, à Versailles ou à Carcassonne.

L'autorité avançait à chaque épicier, 20, 30, 50, 100 kilos de cristallisé selon ses besoins habituels et ne renouvelait la quantité que sur présentation de valeur égale de coupons. C'était trop simple et le consommateur aurait été trop libre. La France est une république et possède d'innombrables scribes qu'il faut bien occuper.

A. M.

COMMUNIQUÉS NON OFFICIELS

JEUDI 15 FEVRIER

15 heures. — Le « Rochester » et l'« Orléans » se dirigent vers les rives de la Garonne. Nous nous abstenons de toute autre indication dont la précision serait de nature à renseigner l'ennemi. Grand combat sur le Tigre, l'animal est encerclé « autour » de Kut-el-Almara. En Russie, un million de recrues nouvelles iront rejoindre les nombreuses troupes du vaste empire.

10 lignes censurées

VENDREDI 16 FEVRIER

15 heures. — Av

5 lignes censurées

; le lait, le beurre et même les camemberts sont taxés. Les petits «suisses» sont exempts de taxe.

23 heures. — Pour interpeller le gouvernement sur la censure, le député « Blanc » était tout désigné.

De fraîches boulangères ayant organisé un « branle-bas » à la Chambre contre l'ordonnance, prescrivant la vente du pain rassis, Charles Bernard conjura la multiplication des pains.

SAMEDI 17 FEVRIER

15 heures. — A

15 lignes censurées

23 heures. — La grande autorité spirituelle de notre ami Benoît quinze pèse enfin sur le moral des ambassades. A Cuba, la ligue des patriotes havanais fait parler d'elle. Y a bon : l'avance de l'heure est votée y compris c(

DIMANCHE 18 FEVRIER

15 heures. — La loi prescrivant les nouvelles visites des exemptés et réformés est définitive ; sont récupérables presque tous ceux qui n'ont pas été récupérés. Le sous-marin « Deutschland » aurait dit-on « pris ». la mer.

23 heures. — MM. Briand et Bissolati ont déjeuné ensemble hier avec chacun deux plats et de fort bon appétit ; aujourd'hui, M. Gérard a son couvert mis.

5 lignes censurées

LUNDI 19 FEVRIER

15 heures. — Trois bateaux partent du Brésil, c'est un minimum comparativement à ceux qui sont lancés par ailleurs.

5 lignes censurées

23 heures. —

[illegible] été salué par l'élite américaine. On ignore généralement que M. Bergsonne est un commerçant-détaillant en philosophie dont le maigre débit lui a rapporté un fauteuil à l'Institut. Des hommes d'Etat catholiques ont ouvert une conférence internationale à Zurich où des « bons dieux » de tous âges, de tout acabit et de tout poil ont été réquisitionnés.

MARDI 20 FEVRIER

15 heures. —

La République Portugaise subit une crise ministérielle ne présentant aucun caractère de gravité.

23 heures. —

Dans la grande salle du Consistoire, le Pape trace aux prédicateurs, le programme du Carême en s'inspirant des restrictions sur... la lumière.

MERCREDI 21 FEVRIER

15 heures. — L'Académie de médecine « continue » la discussion sur le travail des femmes dans les usines de guerre ; les femmes, le travail, les usines et la guerre « continuent » aussi. L'Autriche est solidaire de l'Allemagne, les camemberts sont introuvables et un important mouvement judiciaire a secoué la magistrature.

23 heures. — Paysans, semez du blé, c'est aussi nécessaire que des canons. Qui sème le vent récolte des courants d'air. Taisez-vous, mais fiez-vous. La navigation fluviale reprend son cours. Pour remédier à la crise des transports, la censure réquisitionne tous nos « transports » de joie et d'admiration.

Général R. V.

POURQUOI ?

La ligue nationale contre l'alcoolisme — à la tête de laquelle figurent les sommités de l'Eglise et de l'Etat — a placardé, un peu partout, l'affiche dont je replace le texte sous les yeux de nos lecteurs :

« FRANÇAIS,

« Le Gouvernement demande au Parlement les pouvoirs nécessaires pour supprimer la consommation de l'alcool de bouche.

« *C'est un devoir impérieux de l'appuyer.*

« La consommation des boissons distillées menace l'existence même de notre pays. Elle est particulièrement scandaleuse à l'heure actuelle où nous manquons d'alcool pour la production des munitions.

« *Moins on boira d'alcool,*

« *Plus on fabriquera d'obus !*

« Ceux qui veulent avec nous que l'alcool cessant de tuer les Français ne tue plus que les Allemands, signeront avec tous les patriotes, avec tous les vrais amis du peuple la

PETITION NATIONALE

pour la suppression de l'alcool.

« Qu'ils la fassent signer. Qu'ils en réclament des exemplaires à la Ligue nationale contre l'alcoolisme :

147, Boulevard St-Germain. »

Le secrétaire, REMAIN — *Le président,* DEBOVE

A la date du 27 janvier 1917, j'ai demandé à Jouhaux, Quillent, Cauvin et Séverine s'ils étaient disposés à signer cette pétition et à recueillir des adhésions.

Franchement, vaillamment, Séverine a répondu : « Non ! » Cauvin, Quillent et Jouhaux ont gardé le silence.

Pourquoi ?

Il n'est pourtant pas difficile de répondre « Oui » ou « Non ». Ma question est-elle embarrassante ? Jouhaux, Cauvin et Quillent n'osent-ils ni approuver, ni blâmer cette affiche ?

Est-il admissible qu'ils n'aient aucune opinion ?

N'ont-ils pas eu le temps de s'en faire une ?

Autant de suppositions que contredisent et leur intelligence et leur courage.

Alors, pourquoi ne répondent-ils pas ?

Pourquoi ?...

S. F.

LE VENT DU NORD

Sous un ciel menaçant qu'aucun rayon n'éclaire
Et qui s'appesantit sur l'âme et sur les yeux,
Le vent du nord, brutal, déchaînant sa colère,
Entre comme un couteau dans les poumons de [gueux

Il vient, accompagné des brumes coutumières,
Torturer la douceur des mains que nous baisons
Et, las d'écheveler la paille des chaumières,
Faire tomber sur nous les tuiles des maisons.

Voyant se refermer les ailes des colombes,
Et les petits enfants mourir d'avoir eu froid,
Il vient, ivre et brutal, sur leurs avides tombes,
Dire au soleil vaincu : « Je suis plus fort que [toi ! »

Il vient cristalliser l'eau pure des fontaines,
Glacer la vie au cœur des arbrisseaux roidis ;
Et nous le maudissons comme les capitaines
Qui font avec orgueil une œuvre de bandits !...

Eugène Bizeau.

Achetez plusieurs Almanachs

Achetez plusieurs almanachs. Vous en garderez un, car il faut que vous puissiez dire : « Je l'ai ! » et vous trouverez facilement autour de vous des camarades de travail à qui vous céderez les au-

Ce qui se dit Ce qui se fait

Necrologie.

Les journaux nous en ont informés : le peintre Carolus-Duran est mort à 79 ans d'une congestion pulmonaire, chargé disent les gazettes, d'ans et de gloire, et grand-croix de la légion d'honneur.

Tout cela n'ajoute rien à son talent qui fut mince. Il peignit avec assiduité, il peignit toute sa vie depuis l'*Assassiné* que le fit prix de Rome jusqu'à la *Gloire de Marie de Médicis* en passant par le *portrait de Madame Feydeau ;* il peignit sans trêve ni merci, d'un pinceau bien pensant.

Dans le *Journal*, Ernest La Jeunesse toujours humoristique nous le montre : « fondant ensemble *Rubens et Velasquez* ». Cette plaisanterie est d'un goût douteux ! « C'est *un coucher de Soleil qui disparaît* » ajoute Ernest, vraiment inimitable... Erreur, mon cher, a dit quelqu'un, c'est simplement un *pompier* qui s'éteint !

Le Rire rouge.

Souvent nous nous sommes, ici-même, élevés contre la bravoure *in partibus* et bien rétribuée des manieurs de pinceau ou de crayon qui prétendent « illustrer » la guerre.

Léandre qui jadis portraictura la *pudique Albion* en un dessin resté fameux, semble, à l'instar de pas mal de ses contemporains, atteint de la psychose des belligérants. Nous lui adressons nos plus sincères condoléances, mais nous tenons à dire ce que nous pensons de ce *Rire*, maintenant *rouge*, jadis *jaune* et dont l'esprit (?) marque une férocité d'autant plus incompréhensible qu'elle émane de braves humoristes ne connaissant en général d'autre feu que celui de leur pipe, et d'autres luttes que les conflits du papier et du crayon .

Il est vrai que les gens pacifiques se peuvent consoler en lisant les annonces dudit *Rire* où les *masseuses* (?) voisinent avec « *meublés confortables* » ou les « *mariages et relations mondaines* » et *Mlle Léone* avec *Madame Bertha*. Ceci est tout à fait séduisant et inoffensif !

Avis aux amateurs

L'Affaire des carbures.

Nos lecteurs ont pu lire un peu partout dans les quotidiens les échos de la fameuse affaire des carbures. Cette affaire est complexe et chaque journal la présente à ses ouailles suivant les intérêts du clan financier dont il est l'instrument. Téry attaque, Sapève défend, Charles Humbert glisse, un peu gêné par ses relations américaines, on sent dans cette affaire un formidable chantage avorté car les carburiers et les métallurgistes sont durs à la détente. Cependant les journalistes sont tenaces et tout finira par s'arranger, cela est certain.

Dans le *Journal du Peuple*, Paul Brulat donne sur cette affaire la note juste :

La scandaleuse affaire des carbures est pour moi aussi obscure que le sanscrit. Ces choses-là et ces gens-là me dégoûtent tellement que je suis incapable de l'effort nécessaire pour pénétrer le mystère de leurs opérations et mesurer l'étendue du scandale. Je sais seulement qu'il existe, en temps de guerre comme en temps de paix, des gaillards nombreux et audacieux, ardents patriotes en paroles, qui apportent tous les soins à justifier le mot cruel de Flaubert : « La société est un banditisme organisé. »

Pourquoi faut-il que Brulat termine son article par des phrases

— sur le « patriotisme des prolétaires » qui, dit-il, est *le plus pur, parce qu'il ne comporte aucun profit, parce qu'il est absolument désintéressé.*

Musique.

Je sais des esprits mal faits qui ont cru la Bêtise un article exclusivement français, voire parisien. Je me hâte de combattre cette erreur : la Bêtise est internationale.

De plus, elle sévit dans tous les domaines de l'activité humaine et la musique elle-même, l'ineffable musique n'est point hors d'atteinte des griffes du monstre, nous le vîmes bien naguère alors que Saint-Saëns dit Kohn leva la patte sur Wagner en compagnie de quelques *minus habens* de la critique musicale (?).

Et voici que l'Italie elle aussi voit fleurir d'innombrables imbéciles qui partent en guerre cette fois contre toute la musique allemande.

A Rome se publie une feuille intitulée prétentieusement *Musica* et qui porte en « manchette » ces mots : « *Durant la guerre que se taise la musique allemande !* »

En outre, *Musica* institue un concours d'opéra imposant aux candidats une quinzaine de conditions parmi lesquelles celles-ci :

L'Opéra devra s'inspirer quant à la musique de nos plus pures traditions dans ce sens que doit prévaloir la mélodie de forme italienne. Le chant doit être de prédominance mélodique et non en phrases détachées, il doit prévaloir sur la polyphonie orchestrale laquelle se peut diviser en ouvertures, intermèdes, *etc., etc.*

Et cela continue à faire frémir de joie les mânes de Puccini et autres farceurs mélodiques.

Dans cette feuille naturellement Beethoven est traité de raseur et Wagner de barbare !

Pour nous, si la production ci-dessus décrite franchit les Alpes, nous devenons xénophobes et achetons incontinent un stock de sifflets !...

Les Bourreurs de Crâne.

Nous avons assez souvent relevé les bourrages de crâne ou les louches combinaisons de l'*Œuvre* pour nous offrir le luxe de lui rendre justice quand nous trouvons dans ses colonnes quelque chose de réellement intéressant.

Sous le titre : *Il y a 30 mois*, nous trouvons ces lignes que nous citons avec plaisir :

...Exactement le 31 août 1914, un de nos journaux dits « de grande information » — mettons que ce soit le Matin *— publiait en première page un article avec ce titre en lettres hautes d'un doigt :*

LA DISETTE

commence à se faire sentir

en Allemagne

ON REDOUTE A BERLIN

DE GRAVES ÉVÉNEMENTS

Et, dans l'article ainsi coiffé, on lisait des affirmations de ce genre :

« Toutes les fabriques sont fermées ; tous les ateliers sont abandonnés.

« Si l'armée n'obtient pas un triomphe décisif, rapide et bruyant, il se produira de graves événements.

« Déjà le prix des denrées les plus indispensables a monté du double.

« Je ne veux pas penser à ce qui arrivera lorsque la faim commencera à se faire sentir, ce qui ne tardera guère. »

Il y a trente mois !... Comme exemple de « bourrage de crâne », c'est assez réussi.

Je dois ajouter, pour la complète édification des lecteurs de C. Q. F. D., que lorsqu'il s'agit d'éreinter le *Matin* où opère Sapène, ou le *Journal* où frétille Charles Humbert, Téry n'est jamais en retard. Il a sans doute pour cela de très bonnes raisons !

Mais qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse !

GENOLD.

»L'AVENIR INTERNATIONAL«

Quelques camarades ont répondu avec empressement à notre appel. Nous prions ceux qui ont l'intention de souscrire un abonnement de le faire sans aucun retard.

Nous sommes prêts à paraître ; mais nous ne voulons partir que lorsque, ayant déjà recueilli quelques centaines d'abonnements, nous aurons la certitude d'être en mesure de faire face aux difficultés matérielles du début et de répondre au désir des camarades.

L'abonnement est de trois francs cinquante, donnant droit à douze numéros, ou de sept francs donnant droit à vingt quatre numéros.

Adresser un mandat-poste au camarade Béranger, au journal **Ce qu'il faut dire**, 69, boulevard de Belleville, Paris.

LA MOBILISATION CIVILE

25 lignes censurées

il a fixé pour tous un minimum de salaire, contre l'établissement duquel les organisations intéressées ont fait entendre de véhémentes protestations, parce qu'il ne tenait même pas compte de leurs légitimes revendications.

M. Albert Thomas, en instituant l'arbitrage obligatoire, a, de plus, supprimé en fait le droit de grève, acquis par les travailleurs au prix de tant de luttes et de pénibles efforts.

Des parlementaires, cependant, ont trouvé que cela n'était pas encore suffisant. Profitant des circonstances, et arguant des besoins de la défense nationale, ils veulent par la réquisition du personnel livrer, pieds et poings liés, le salarié à son exploiteur.

Un projet de mobilisation civile est déposé sur le bureau du Sénat. Que dit ce projet ? « Tout Français âgé de plus de 16 ans et de moins de 60 ans pourra être requis. Les personnes requises sont affectées, suivant leurs aptitudes, et, *autant que possible*, à proximité de leur domicile. »

Cet *autant que possible*, c'est l'imprécision qui permettra à l'arbitraire de s'exercer librement. Sous prétexte que la main-d'œuvre fait défaut sur tel ou tel point du territoire, on en profitera pour éloigner les militants syndicalistes dont l'influence peut porter ombrage à l'autorité patronale.

Et quel sera, en cas de contestation sans les affectations, le tribunal qui aura à connaître de ces cas ? Voici ce que dit le projet :

« Il pourra être fait appel des affectations prononcées par le préfet devant un comité départemental, où seront représentés, en nombre égal, patrons et ouvriers. »

On ne nous dit pas, en cas de désaccord entre les deux parties, quel sera l'arbitre chargé de les départager. Comme il est probable que ce sera un fonctionnaire de l'Etat, comme d'autre part, en raison même du nombre égal de patrons et d'ouvriers dans le comité, l'arbitre sera en réalité le maître absolu des décisions à intervenir, on peut juger de quelle garantie sera pour les travailleurs ce nouvel organisme. « Elles (les personnes) bénéficieront de toutes les lois de protection et de prévoyance sociale, et leur salaire est calculé d'après les salaires normaux et courants payés pour les mêmes travaux dans la région. »

Ces prescriptions sont les mêmes pour les mobilisés militaires. Nous savons comment elles sont respectées, et cela nous permet de penser que leur application ne sera pas meilleure pour les mobilisés civils que pour les autres.

Après l'énumération des catégories d'ouvriers que la loi n'atteindra pas, le projet prévoit les sanctions qui accompagnent nécessairement toute loi. Elles varieront entre six jours et trois mois de prison et de 16 à 10.000 francs d'amende.

Ainsi, c'en sera fait de toute garantie pour les travailleurs. Les mécontents se verront désormais menacés du renvoi au front s'ils sont militaires, de l'amende et de la prison s'ils sont civils. Et l'on peut penser si les industriels se feront faute d'exploiter semblable situation.

5 lignes censurées

Après l'arbitrage obligatoire, l'embrigadement par l'Etat de tous les travailleurs et leur mise à la disposition des industriels fera des ouvriers des serfs taillables et corvéables à merci.

5 lignes censurées

On prétend en France lutter contre le caporalisme prussien, et l'on s'empresse d'imiter ses méthodes.

Il reste à savoir maintenant l'accueil que feront les organisations ouvrières à ces nouvelles mesures de restriction des misérables libertés qui nous restent.

LEPETIT,

du Syndicat des Terrassiers de la Seine.

LA DÉCHÉANCE DES INTELLECTUELS

Je reçois de notre collaborateur et ami André Girard la belle lettre que voici :

Girard ne tient pas à être confondu avec les « Intellectuels » dont il stigmatise la lamentable déchéance.

Il se trouve en meilleure compagnie au milieu des « humbles », des « hommes du peuple », dont malgré sa culture, il vit la vie. Certains voisinages lui sont intolérables et il dit pourquoi.

Il faut lire cette lettre qui explique — tout en la condamnant — l'attitude des « Intellectuels ».

Mon cher ami,

Il t'a plu de me ranger parmi les « intellectuels »... Tu ne me flattes guère ! On est trop souvent, par à, en bien mauvaise compagnie !...

Lamentable, écœurant, en effet, est le spectacle que nous donnent depuis la guerre ceux que l'on désigne sous cette appellation ! Intellectuels, c'est-à-dire spécialistes des choses de l'intelligence. Cette spécialité qu'ils s'attribuent ne leur commande-t-elle pas d'être en quelque sorte les guides des peuples, de la masse « inintellectuelle!» à qui son labeur matériel ne laisse que si peu de temps pour penser ?

Ne leur impose-t-elle pas la mission de faire prévaloir, toujours et quand même, la voix de la raison sur le tumulte des passions de haine et de violence ?

De par sa fonction sociale, l'homme de pensée est astreint à des devoirs d'apostolat. A lui est dévolue la charge de veiller en tout temps à la sauvegarde du précieux patrimoine de beauté intellectuelle et morale que nous ont légué les générations disparues. Me permettant une comparaison, qui par ce temps de militarisme débordant n'est pas déplacée, je dirai qu'il est le porte-drapeau de ce qui est l'honneur de l'humanité : la pensée libre et désintéressée.

100 lignes censurées

André GIRARD.

La Deuxième Internationale

LES ANARCHISTES

Suite

Au mois d'octobre 1892, de grandes grèves ont lieu à Carmaux. Le 8 novembre, une valise est déposée au siège de la compagnie à Paris. Trouvée par la concierge, cette valise qui contenait une bombe à mouvement d'horlogerie est transportée au commissariat de la rue des Bons-Enfants, où elle éclate, tuant le secrétaire du commissaire et trois agents. L'homme qui avait apporté cet engin pour venger les mineurs de Carmaux était *Emile Henry*.

La propagande anarchiste revêt un caractère d'exceptionnelle violence. Des attentats ont lieu un peu partout. L'hôtel de la princesse Sagan est à moitié détruit par une explosion et les anarchistes pour répondre aux attaques dirigées contre eux à la fois par les bourgeois, les socialistes et les doctrinaires, affichent des placards intitulés : « On n'en tuera jamais assez. »

En Espagne, *Pallas* jette une bombe contre le maréchal *Martinez Campos*, il est fusillé à Barcelone (septembre 1893), mais ses amis détruisent le théâtre *El Liceo* et tuent une vingtaine de personnes. Les attentats à la dynamite et au revolver se succèdent rapidement contre les détenteurs de la propriété et de l'autorité.

En Italie, la tradition insurrectionnelle de *Malatesta* soulève les paysans, qui refusent les impôts et reçoivent les gendarmes à coups de fusil.

Lors des fêtes franco-russes, *Willis* tire des coups de revolver, place de l'Opéra et attrape cinq ans de réclusion.

Un jeune homme de vingt ans, *Leauthier*, poignarde dans un grand restaurant, un « homme décoré », M. Georgevitch, qu'il ne connaissait pas, mais qui incarnait pour lui la société bourgeoise qu'il s'agissait d'abattre.

La répression est féroce, des perquisitions et des arrestations ont lieu dans toute la France, *Leauthier* est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Le 9 décembre 1893, *Vaillant* jette une bombe à renversement en pleine Chambre des députés. C'était là plus qu'un attentat : un geste symbolique. La bombe chargée de clous n'était pas destinée à tuer, en fait elle ne blessa qu'un député, l'abbé *Lemire*.

Vaillant arrêté aussitôt déclare que les scandales politico-financiers l'avaient exaspéré et qu'il fallait porter le fer au sein des pouvoirs publics puisqu'on ne pouvait les conquérir pacifiquement.

Malgré le pardon que sollicitèrent pour lui l'abbé Lemire et un certain nombre de députés, malgré la sympathie que son acte provoqua dans la population, — des souscriptions en sa faveur rapportèrent plus de 16.000 fr., la duchesse d'Uzès voulut même adopter sa fille, la petite Sidonie — Vaillant n'obtint aucune réduction de peine. Condamné à mort par la cour d'assises de la Seine, il fut exécuté le 5 février 1894. Il mourut, lui aussi, crânement. Après avoir refusé le christ que lui tendait l'abbé Valadier et le verre d'alcool que lui offrait un geôlier, il marcha à la guillotine, au cri de « Mort à la société bourgeoise, et vive l'anarchie ». Il avait 32 ans et laissait une petite fille, Sidonie qu'il avait pas testament laissée aux bons soins de *S. Faure*.

Entre temps, la Chambre avait voté, à une grosse majorité la première des lois scélérates qui mettait les anarchistes hors des garanties constitutionnelles.

L'année 1894 est une période de terreur, 2.000 perquisitions ont lieu par toute la France, tout ce qui s'étiquette anarchiste, est traqué, poursuivi, condamné et expédié en prison ou au bagne. La violence appelle la violence, aux jugements sans appel des tribunaux les anarchistes répondent par la dynamite.

Emile Henry veut venger les compagnons, il jette une bombe au café Terminus.

Arrêté par l'agent *Poisson* qu'il essaye vainement de tuer, Henry comparaît devant le jury le 2 janvier 1894.

Tous les camarades connaissent la défense froide, incisive, terrible, de ce nihiliste farouche, qui condamne, avec une implacable logique, non seulement les gouvernants et les capitalistes mais encore la masse des demi-bourgeois, des ouvriers honnêtes, des employés à 400 francs par mois, qui par leur lâcheté, acquiescent aux crimes des maîtres. « Il n'y a pas de victimes innocentes ». Condamné à mort, ce Saint-Just de l'anarchie mourut sans défaillance.

L'attentat du café Terminus est suivi d'incarcérations en masse. Là où il n'y avait que des révoltes individuelles, le gouvernement de *Carnot* voulait voir des associations de malfaiteurs. C'est par centaines que les anarchistes défilent devant les correctionnelles, mais les condamnations les plus iniques n'arrêtent pas l'espèce de fièvre mystique qui empoigne les révolutionnaires. Le 12 février, une bombe éclate devant le magasin du Printemps, le 19, un nommé *Roberty* annonce au commissaire de police qu'il va se suicider et quand le magistrat force la porte, celle-ci en s'ouvrant fait choir un explosif qui tue quatre personnes.

Le 2 mars, la dynamite parle faubourg Saint-Martin.

Le 15 mars, *Pauwels* se fait sauter à l'église de la Madeleine avec une bombe à renversement.

Le 4 avril, *Laurent Tailhade* est blessé par l'explosion du restaurant Foyot.

Le 25 juin, l'ouvrier italien *Caserio*, venge Vaillant et Emile Henry, en poignardant le président Carnot à Lyon.

Il est condamné à mort et exécuté (juillet 1894).

Le ministère Dupuy fait alors voter les deux dernières lois scélérates qui supprimaient la liberté de la presse et mettaient, sous prétexte de menées anarchistes, toute l'opposition à la merci des gouvernants.

Des réunions populaires de protestation s'organisèrent un peu partout. C'est alors que le « sinistre Dupuy » tenta de frapper un grand coup et d'incriminer tous ceux qui, à un titre quelconque, se réclamaient de l'anarchisme, dans une vaste « association de malfaiteurs ».

C'est le fameux procès qui est connu dans l'Histoire sous le nom de *procès des Trente*. Il vint devant le jury de la Seine, le 6 août 1894.

Les accusés étaient *Jean Grave, Sébastien Faure, Duprat, Constant Martin, Charlee Chatel, Emile Pouget, Matha, Ledot, Brunet, Paul Bernard, Ortiz, Fenéon, Aguelli, Belotti, Bastard, Billon, Daressy, Soubrié, Chambon, Triamcourt, Liégeois, Molmeret, Cherricoti, Bertani, Alexandre Cohen et Paul Reclus*, ainsi que les femmes *Belotti, Cazal, Cherricotti et Milanaccio*. Cinq accusés étaient en fuite : *Cohen, Constant Martin, Duprat, Pouget* et *Reclus*.

L'acte d'accusation que soutint le procureur général *Bulot* était fort habile. « *Jean Grave*, l'écrivain, disait-il, élabore les idées anarchistes, *Sébastien Faure*, l'orateur, les véhicule et *Ortiz*, le cambrioleur, les met en pratique ; ils forment une redoutable association de malfaiteurs et sont coupables au même degré. » Mais malgré la violence inouïe de son réquisitoire, qui se terminait par ces mots au moins déplacés dans la bouche d'un magistrat : « Vous êtes tous des misérables », le procureur Bulot ne put prouver qu'il existait entre les accusés d'autres liens qu'une idéologie commune. L'accusation dès lors s'effondrait.

Le jury acquitta tous les intellectuels. *Ortiz* fut condamné à quinze ans de travaux forcés, *Chericotti* à huit ans, pour vols qualifiés et *Bertani* à six mois de prison pour port d'arme prohibée.

Le procès des Trente marque la fin de la période héroïque et un changement complet dans l'orientation de l'anarchisme.

(*A suivre.*)

Mauricius.

PLAISANTE RECTIFICATION

Nous recevons la lettre suivante :

Votre vendeur Hamelin vous a induit en erreur en vous faisant insérer, sur le numéro 46 du samedi 11 février, un article contenant des faits inexacts au sujet de l'usine Bessonneau.

Un groupe d'ouvriers et d'ouvrières m'a chargé de vous envoyer cette rectification, laquelle exprime les sentiments, sinon de l'unanimité des ouvriers et ouvrières de cette usine, du moins de la grande majorité.

M. Bessonneau est un excellent patron, que tous nous estimons au plus haut point, parce que, avec bienveillance, il prend le plus grand soin de ses ouvriers et surtout de ses ouvrières.

A tous, il accorde gracieusement, le jour de l'an, de fortes étrennes en argent, quelquefois plus que suffisantes, pour payer leurs loyers.

A chacune de ses ouvrières mettant au monde un enfant, il accordre 25 francs, plus les soins et médicaments nécessaires pour elle et son enfant, jusqu'à ce qu'elle soit complètement rétablie et apte à reprendre le travail.

Elle a droit aussi au repos payé de plusieurs semaines avant ses couches ; aussi à une layette pour l'enfant.

Si les autres patrons en faisaient seulement autant, tous les ouvriers et ouvrières seraient mieux qu'ils ne sont actuellement.

Car les autres patrons, non seulement n'en font pas autant, mais encore ils payent plus mal.

Si notre patron, M. Bessonneau, donnait à ses ouvriers et ouvrières, en gains journaliers, ce qu'il leur accorde gracieusement, ses ouvriers et ouvrières, probablement dépenseraient leurs gains au fur et à mesure qu'ils le recevraient. Ce qui ne leur permettrait pas d'avoir des économies au bout de l'année, représentées par les gracieuses étrennes.

Etrennes qui, d'un seul coup, leur font des économies, qu'ils peuvent : soit placer, soit employer à des besoins urgents, ou à payer leurs loyers.

Quant à l'école ; c'est une école ménagère pour jeunes filles.

Toutes ayant été à l'école, soit communale, soit libre, avant d'être embauchées à l'usine, elles savent lire, écrire et compter, bien suffisamment. Mais, malheureusement, certaines d'entre elles ne savent pas leurs prières ni leur catéchisme.

Donc, il est nécessaire de le leur faire apprendre et réciter. Pour cultiver leur voix, on leur fait chanter quelques cantiques. On les engage quelquefois à venir le dimanche matin pour aller à la messe ; mais on ne les y contraint pas.

Dans cette école, on montre aux jeunes filles le métier de couturière, de blanchisseuse ; lorsquelles savent assez bien leur métier de couturière, on leur paye des étoffes qu'elles-mêmes choisissent pour s'en faire des vêtements pour elles.

On leur montre à faire leur marché avec économie.

Vous voyez donc qu'on leur enseigne toutes choses bonnes et utiles.

Notre patron, M. Bessonneau, est bien un vrai père pour tous ses ouvriers et ouvrières.

Pour un groupe d'ouvriers et ouvrières de l'usine Bessonneau.

Un ouvrier de l'usine qui ne tient pas à ce que vous signiez son nom.

Sans commentaires, hein ?

Boîte aux lettres

Mazaco. — Le propriétaire n'a pas droit de vous donner congé. Vous êtes protégé par le moratorium. Vous n'avez pas à payer à moins de conventions écrites et signées lors de l'engagement.

Simplicimus. — Un journal doit être varié.

Par ces temps de censure, la forme ironique et badine permet de dire certaines vérités dont l'énoncé est interdit à la forme sérieuse.

Perruchon à Alais. — Théoriquement, votre idée n'est pas mauvaise ; pratiquement, elle ne vaut rien. Un journal bi et même tri-hebdomadaire ne peut pas s'adapter aux besoins de l'information ; seul le peut un quotidien.

Robert Lefort. — Les prêtres ont été jusqu'à présent versés dans le service sanitaire. La Chambre vient de décider qu'ils seront débusqués et ne jouiront désormais d'aucun privilège. Si cette volonté du Parlement est respectée, ils iront aux tranchées, comme tout le monde.

Berthe Bassan. — Merci de votre lettre ; nous signalerons sans doute le fait que vous nous rapportez ; mais nous n'y ajouterons pas les réflexions d'[illegible] dont vous faites suivre votre récit. Cela vous convient-il ? Répondez au journal.

P., à Troyes. — N'avons pas de réfutation du du système Taylor.

C., à Marseille. — Bien d'accord.

G. Hardy. — Suis avec vous. Mais comment pouvez-vous espérer

5 lignes censurées

Lucien. — Combien de temps dois-je encore attendre, Ginette.

Aux Camarades. — Les amis qui nous écrivent des lettres destinées à être insérées sont instamment priés de n'écrire que d'un côté des feuillets.

Pour les convocations, se conformer dans le libellé à la forme adoptée pour le journal (arrondissement ou localité au milieu de la page, ensuite le nom du groupe au commencement de la deuxième ligne).

Cela nous évitera des remaniements et des pertes de temps.

Bosetener. — Je peux en procurer la quantité que vous désirez, mais je ne connais que cette édition qui est déjà ancienne. Merci pour les 2 francs. — Mauricius.

DANS LES SYNDICATS

BATIMENT

20 lignes censurées

DEMOLISSEURS

Les ouvriers démolisseurs réunis en assemblée générale le 18 février ; décident, vu l'augmentation du coût de la vie, d'informer les entrepreneurs de la nécessité de porter le taux de leur salaire à 1.30 de l'heure pour les compagnons et 1.10 pour les manœuvres. Hors barrière à une distance de 1 kilomètre, il sera, comme il est de coutume, payé 0.10 de l'heure en plus.

Ce nouveau tarif sera exigé à partir du 15 mars.

Protestent contre l'incarcération des camarades libertaires et anarchistes. Une collecte fut faite en leur faveur.

Le Secrétaire : BOISLEUX.

METALLURGISTES

Les ouvriers métallurgistes présents à la réunion organisée par le Comité intersyndical des métaux, le 18 février 1917 :

Approuvent sans réserves l'action menée par les organisations et la Fédération des Métaux, en ce qui concerne le bordereau de salaires minima;

Approuvent la déclaration de la commission exécutive de la Fédération contre l'arbitrage obligatoire, protestant contre le silence fait autour de cette question par ordre gouvernemental, et se séparent aux cris de :

Vive l'organisation syndicale !

Vive la Fédération des Métaux !

TERRASSIERS, PUISATIERS-MINEURS, TUBISTES, POSEURS DE RAILS

Camarade,

La mauvaise période que nous traversons vient, une fois de plus, appuyer notre thèse déclarant nos salaires insuffisants et justifier sans contestation possible les revendications arrêtées à notre dernière assemblée générale, qui sont les suivantes :

1. Terrassiers, grades-freins, 1 fr. 30 de l'heure;
2. Puisatiers, mineurs, dresseurs, boiseurs, poseurs de rails, 1 fr. 40 ;
3. Les plus-values pour travaux souterrains ou pour travail dans l'eau ou boue liquide restent acquises ;
4. Les salaires des mousses et des gardiens de nuit ou de jour devront bénéficier des mêmes avantages ;
5. 1 franc de déplacement pour les travaux hors barrière pour tout le département de la Seine ;
6. 3 francs de déplacement pour les travaux exécutés en province ;
7. La onzième heure sera majorée de 50 % ; celles qui suivront de 100 % ;
8. Pour les saboteurs et les tubistes, même augmentation.

Ces prix étant reconnus par tous comme indispensables pour vivre, chacun de vous aura à cœur d'assister à la Réunion générale et syndicale, à seule fin de prendre ses responsabilités pour l'action à entreprendre dimanche 25 février, à 9 heures du matin, salle Ferrer, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, Paris (Xe).

Pour et par ordre du Conseil :

Le Secrétaire : Emile HUBERT.

Ordre du jour : Action à entreprendre pour faire appliquer les prix ci-dessus ; Nomination des camarades inscrits pour compléter le Conseil et le contrôle.

FIRMINY

A la suite d'une grande réunion du syndicat des métallurgistes de Firminy, le groupe a fait une collecte qui a produit 50 fr. 70.

CONVOCATIONS

GROUPE SCIENTIFIQUE

Samedi, 24 février, à 8 h. précises, Salle Ferrari, 37, rue des Abbesses, causerie par *Mauricius* sur : *Le mouvement social en Allemagne.*

GROUPE MUSICAL. — Afin de participer plus amplement aux fêtes organisées par les camarades, nous faisons appel aux mandolinistes et guitaristes désireux de compléter l'Estudiantina.

Nous engageons particulièrement les débutants et les musiciens de moyenne force à se rallier au groupe en leur offrant ainsi le moyen de se perfectionner dans leur instrument par la musique d'ensemble.

Envoyer les adhésions à Mme Vve Robineau, 20, rue Soubise, à Saint-Ouen.

Xe, XIe, XIXe ET XXe ARRONDISSEMENTS

GROUPE DES AMIS DE C. Q. F. D. — Réunion vendredi soir 23 courant, à 8 heures précises, Maison Campremond, 46, rue Claude-Vellefaux et 11, rue de Sambre-et-Meuse. Métro : Belleville et Combat.

GRUPO DE PROPAGANDA LIBERTARIA DE LENGUA ESPANOLA. — Domingo 25 a las tres de la tarde, reunion del Grupo, sala Ferrari, rue des Abbesses, 37.

GROUPE ITALIEN. — Réunion lundi 26 février à 8 heures précises. Salle Ferrari, 37, rue de Abbesses.

Les camarades sont avisés que des décisions très importantes seront prises à cette réunion.

GRUPO ARTISTICO TEATRAL. — Los compañeros del grupo artistico habiendo decidido dar una velada artistico-literaria lo mas pronto posible invitan a todos los compañeros que con o sin aptitudes tengan voluntad y quieran tomar parte en ella a venir a la reunion del grupo domingo 25 a las 3 de la tarde en la sala Ferrari, rue des Abbesses, 37, para decidir en la forma y cuando podra darse la primera representacion.

Nota. — Toda la correspondencia dirigida hasta ahora al compañero Ferrandiz debe dirigirse al compañero Sebastien Clara, rue Lévis, 46 (17e).

GROUPE DES QUATRE ARRONDISSEMENTS : 10e, 11e, 19e ET 20e, DES AMIS DE C. Q. F. D. — Le dimanche 25 février à 10 heures du matin, à la Coopérative « L'Egalitaire » (15 et 17, rue de Sambre-et-Meuse), dans la salle du premier, au-dessus de la buvette, réunion du groupe.

Causerie par *Sébastien Faure.*

GROUPE DES AMIS DE C. Q. F. D. DU XVe. — Causerie par un camarade le dimanche 25 février à 14 h. 30, Salle Landais, 73, rue Lourmel. Métro : Dupleix ou Beaugrenelle.

ASNIERES ET LES ENVIRONS

Les Amis de *C. Q. F. D.* et du *Journal du Peuple* se réuniront tous les dimanches, 11, rue du Tir, Maison des Syndiqués, à Asnières (Seine).

IVRY

GROUPE DES AMIS DE C. Q. F. D. — Réunion du groupe samedi 24 février à 8 heures, Salle Fourmont, 74, rue du Parc, à Ivry-Centre.

MONTREUIL-SOUS-BOIS

Réunion éducative, Causerie par un camarade du journal, vendredi 23 courant, à 20 h. 30, « Chez Nous », 32, boulevard Chanzy.

PANTIN ET PRE-SAINT-GERVAIS

GROUPE DES AMIS. — Les Amis et lecteurs de C. Q. F. D. sont invités à assister à la réunion du dimanche 25 février qui aura lieu au coin des rues de Paris et de Delizy, à 2 heures précises. Café Thomas.

Un camarade fera une causerie sur *La nature et l'homme.*

LYON

GROUPE DES AMIS DE C. Q. F. D. — Tous les jeudis, réunion au siège, 20, rue Molière (2e Cour).

Les camarades sont priés de venir nombreux une intensive propagande étant à organiser ainsi qu'une série de causeries intéressantes.

GROUPE CHANSONNIER LE NID ROUGE. — Tous les samedis répétitions au siège, 20, rue Molière. Prière d'être exact en vue de l'étude de la Revue.

Les camarades des deux sexes ayant des dispositions pour le chant et la comédie sont priés de se joindre à nous.

FIRMINY

GROUPE DES AMIS DE C. Q. F. D. — Les camarades sont prévenus que la réunion du Groupe aura lieu le mercredi de chaque semaine au lieu du lundi.

L'ENTRAIDE

Œuvre de solidarité pour nos prisonniers politiques et leurs familles.

Montant de la première liste de souscriptions : 149.80.

Montant de la seconde liste :

X., 1 fr. ; Chocolat, 0,25 ; Trobat, 1 fr. ; Tire au flanc, 10 fr. ; Les Amis du 13e, 5 fr. ; Anonyme, 1 fr. ; Collecte aux Amis de C. Q. F. D. des 19e, 20e, 10e et 11e arrondissements, 6,50 ; Collecte faite à Tours, 4,15 ; Collecte faite chez Samson, 22 fr. ; Groupe de Montreuil, 3,40 ; Groupe de Pantin, 4,50 ; Collecte provenant de la fête d'Achille Leroy, 57,50 ; K. à Saint-Nazaire, 5 fr. ; R. Mossel, 5 fr. ; C. à Marseille, 1 fr. ; François, 1 fr. ; Helwig, 1 fr. ; Collecte faite aux Métaux rue G. aux B. par L. M. et P., 45 fr. ; Briqueteurs, 20 fr. ; Collecte faite à la réunion du Syndicat des Briqueteurs, 21,10 ; Syndicat du Bâtiment, 22,65 ; Syndicat des Démolisseurs, 5,50 ; Kz, 5 fr. ; Bazin, 1 fr. ; Poney, 1 fr.

Total de la seconde liste.....	250 55
Total de la liste précédente.....	149 80
Total général.....	400 35

Les membres de l'Entr'Aide, d'accord avec le groupe théâtral et artistique ont décidé d'organiser une fête au profit de nos prisonniers.

Nous donnerons dans un prochain numéro la date exacte de cette fête.

Adresser les souscriptions au trésorier de l'Entr'Aide, le camarade Péricat, du Bâtiment de la Seine, 78, rue de Belleville, Paris.

Le Comité de l'Entr'Aide.

ENTRE NOUS

DEUX CAMARADES menuisiers sont priés de passer au groupe théâtral, à la répétition, dimanche matin à 9 heures, 76, rue Mouffetard, à la maison du 5e.

CAMARADE désire connaître peintre décorateur pour renseignement.

CAMARADE serait acheteur de l' « Origine des especes », de Darwin.

Le camarade GENODI est prié de donner son adresse à Raffin.

JE DEMANDE si, dans le XIIe arrondissement, il se trouve un camarade qui pourrait se charger de fonder un groupe des amis de *C. Q. F. D.*

Je lui offre mon concours. S'adresser sans retard à René Lastrade, 124, avenue Daumesnil, Paris.

J. DU REVEIL dit bonjour à Treille.

STAFFEUR MOULURIER est demandé pour renseignements au groupe théâtral. Il pourra passer jeudi soir ou dimanche matin, 76, rue Mouffetard.

UN CAMARADE CHAUFFEUR est demandé au groupe théâtral.

SOUSCRIPTIONS

Dr Elosu, 10 fr. ; B. à Vernaison, 2 fr. ; D. à Ouarizanc, 3,60 ; Bénéf sur vente C. Q. F. D. à Saintes, 15 fr. ; Mével, 2 fr. ; A. à Pierraumont, 2 fr. ; C. à Marseille, 1 fr. ; K. à Nice, 1 fr. ; S. à Bordeaux, 17,20 ; J. M. à St-Maur, 0,50 ; Pour déguter le mouchard Louvain, 0,50 ; Pour lutter contre le mensonge et le crime, 5 fr. ; G. au Havre, 0,50 ; Mino, 5 fr. ; Kufel, 1 fr. ; Anonyme, 0,75 ; Un mutilé, 5 fr. ; En achetant l'Almanach, 0,25 ; Un Poilu, 0,50 ; J. L. Brest, 7 fr. ; Toujours le même, 1 fr. ; Naud, 2 fr. ; Un Mouleur, 0,50 ; Anonyme, 2 fr. ; Un Embusqué, 0,50 ; Raffin, 3,50 ; Kz, 5 fr. ; Philippe, 1 fr. ; Un garçon boucher, 1 fr.

Total de la présente liste.....	96 05
Total des listes précédentes.....	3.024 80
Total général.....	3.120 85

Le gérant : SEBASTIEN FAURE.

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE — PARIS-2e SECTION

Travail exécuté par des ouvriers payés au tarif syndical.

IMPRIMERIE FRANÇAISE (Maison J. Dangon)
123, rue Montmartre, Paris (2e)
Georges DANGON, Imprimeur.